Les représentations de l'espace en Occident de l'Antiquité tardive au XVI^e siècle

Patrick Gautier Dalché

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1296>

DOI : 10.4000/ashp.1296

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 103-118

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Patrick Gautier Dalché, « Les représentations de l'espace en Occident de l'Antiquité tardive au XVI^e siècle », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 24 septembre 2012, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1296> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1296>

LES REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE EN OCCIDENT DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE AU XVI^e SIÈCLE

Directeur d'études : M. Patrick GAUTIER DALCHÉ

Programme de l'année 2010-2011 : I. *Représentations de l'espace et souveraineté au Moyen Âge*. — II. *Cartographie à grande échelle en France (Moyen Âge – début XVI^e siècle)*.

I. Toute domination politique ou militaire est en rapport avec une représentation de l'espace où s'exerce cette domination. Quelle est la nature des représentations en jeu ? Ont-elles pour unique fonction de magnifier la souveraineté ? Ou bien ont-elles une effectivité pratique, et de quelle nature ? Et encore, cette opposition a-t-elle un sens au Moyen Âge ? Avant d'aborder ce rapport tel qu'il s'exprime au Moyen Âge en de nombreux documents, il faut en rappeler les racines antiques, car une grande partie des données médiévales sont issues de traditions romaines, tant dans le domaine de l'idéologie que dans celui de la pratique.

À partir de l'époque d'Auguste, l'idéologie impériale identifia souvent l'étendue de la domination romaine à l'ensemble de l'*orbis terrarum*, sans tenir compte de ses limites réelles. Auguste fit réaliser par son gendre Agrippa une carte du monde, visible par tous, sur un portique donnant sur le forum. Plus de deux siècles plus tard, le rhéteur Eumène, dans un discours adressé à l'empereur à l'occasion de la rénovation des écoles d'Autun en Bourgogne, déclare que la jeunesse pourra suivre, sur la carte du monde représentée sur un portique, les campagnes victorieuses des empereurs¹. Dans la transition de l'Antiquité au Moyen Âge, un texte qui eut un très grand succès codifia comme une réalité ce lien entre l'empereur et la géographie : la *Cosmographia* de Julius Honorius (v^e ou vi^e siècle) se présentait fictivement comme le résultat de l'envoi par César ou Auguste de quatre « géomètres » chargés d'un recensement général du monde habité en vue d'en exiger tribut².

Par ce modèle, le lien entre géographie et souveraineté était ainsi établi pour des siècles comme une donnée fondamentale. On trouve l'idée exprimée sous forme figurée dans une image accompagnant une grande mappemonde de la fin du xiii^e siècle : la carte de Hereford montre dans un des angles un empereur christianisé donnant l'ordre à des géomètres d'effectuer ce travail de recensement et de description de l'*orbis terrarum*. La mappemonde est donc présentée comme le résultat de cette opération³. La géographie tirait ainsi sa légitimité d'un pouvoir politique capable de mettre en œuvre

1. E. Galletier, *Panegyriques latins*, t. I, Paris, 1949, p. 137-138.

2. P. Gautier Dalché, « Les "quatre sages" de Jules César et la "mesure du monde" selon Julius Honorius, II : La tradition médiévale », *Journal des Savants*, 1987, p. 184-209, reproduit dans *Géographie et culture. La représentation de l'espace du VI^e au XII^e siècle*, Aldershot, 1997 (Variorum, Collected Studies Series).

3. S. Westrem, *The Hereford map*, Turnhout, 2001 (Terrarum Orbis, 1), p. 8-11.

la supériorité militaire et l'excellence de la technique de l'arpentage à des fins d'administration efficace. Au XIII^e siècle, le philosophe Albert le Grand, dans un traité analysant les effets sur la surface terrestre des influences célestes reproduisit la *Cosmographia* de Julius Honorius (dans la version du Pseudo-Aethicus). Sa vérité et son exhaustivité étaient pour lui authentifiées par le patronage impérial¹.

M. Giusto Traina, professeur à l'université Paris-IV, a fait à cette occasion un exposé sur *Le monde selon Théodose II* en montrant l'efficacité idéologique et politique des préoccupations géographiques attribuées au souverain.

On a choisi d'examiner cette année le rapport souveraineté/représentation au Moyen Âge en deux moments différents, en partant de documents révélateurs 1^o du rôle de la géographie dans l'idéologie de la *renovatio* carolingienne ; 2^o de la figure d'Alexandre le Grand, à partir du XII^e siècle, comme modèle du souverain à la fois conquérant et géographe ; 3^o de l'intérêt direct d'un souverain pour la description géographique.

1. La géographie au service de la *renovatio* carolingienne

La tradition romaine fut consciemment utilisée par Charlemagne et par ses successeurs pour fonder et justifier un pouvoir unitaire sur un empire spatialement étendu et ethniquement composite. C'est ce que montrent trois ensembles de données textuelles et figurées : les objets de nature cartographique mentionnés dans le testament de Charlemagne ; un traité de géographie descriptive composé au début du IX^e siècle ; enfin les poèmes encomiastiques adressés au souverain par des poètes de cour.

La mensa argentea de Charlemagne. — Éginhard nous apprend dans sa *Vita Karoli* que celui-ci mentionna dans son testament trois tables portant des représentations topographiques et cosmographiques². L'une en argent, qui était la plus belle et la plus lourde et qui représentait « le monde tout entier assemblé en trois cercles », devait être fondue pour être partagée entre les héritiers et des aumônes faites aux pauvres. Des textes postérieurs (la *Vita Hludowidi imperatoris* de Thégan et les *Annales Bertiniani*) permettent de penser que ces trois cercles représentaient l'œcumène, les planètes et les étoiles fixes.

Cette image exprimait l'essence du pouvoir de Charlemagne et l'idée qu'il s'en faisait. Mais le destin de la table fut contraire à ses volontés. Son fils Louis le Pieux distribua en effet tout son trésor, sauf cette table qu'il garda « pour l'amour de son père ». On peut penser que Charlemagne ne la considérait que comme un symbole de sa domination *personnelle*, et que son successeur voulut la conserver afin de bénéficier de cette valeur symbolique dans l'espoir d'affermir un pouvoir contesté par ses propres fils.

Dicuil, De mensura orbis terrae. — Quelques années après, vers 825, un savant d'origine irlandaise nommé Dicuil composait un traité de géographie³. Son titre entrait parfaitement en résonance avec les efforts « culturels » de Charlemagne, le projet de Dicuil exposé dans son prologue étant de donner les mesures exactes de chaque pro-

1. *De natura loci*, III, 1, éd. P. Hossfeld, *Alberti Magno opera omnia*, V, 2, Münster - Westfalen, 1980, p. 29.

2. *Vita Karoli*, 33 (éd. L. Halphen, Paris, 1967, p. 99-100).

3. Éd. J. J. Tierney, *Dicuili Liber de mensura orbis terrae*, Dublin, 1967 (*Scriptores Latini Hiberniae*, VI).

vince de l'œcumène, en longueur et en largeur. Selon lui, ces mesures avaient été déterminées par des *missi* de l'empereur Théodose II et donc garanties par lui. Témoignant ainsi de son respect scrupuleux pour la science et la technique antiques, il appliquait dans le domaine de la géographie le souci d'ordre comme fondement de la justice qu'exprime l'*Admonitio generalis* de 789 où le futur empereur se présentait comme responsable et administrateur sur terre des volontés divines. Dans ce célèbre capitulaire, un chapitre prescrivait en effet une réforme des poids et des mesures justifiée par des références à la Bible.

On comprend mieux ainsi la fonction de la *mensa* possédée par Charlemagne. La conservation de l'ordre de la Création voulu par Dieu était à la charge du souverain, et cela ne pouvait se faire que si toutes choses étaient justement mesurées. La représentation de la terre au centre du cosmos sur la *mensa argentea* explicitait de manière figurée ce lien quasi personnel entre le souverain et l'ordre du monde. On a à cette occasion commenté la place de la géométrie, science de la mesure, dans plusieurs poèmes décrivant des cycles iconographiques présentant les arts libéraux.

La poésie de cour. — Un autre aspect de l'idéologie impériale étroitement lié à la géographie apparaît dans la poésie de cour. Héritière des poètes latins antiques, récitée oralement devant le public de la cour, elle s'appuie souvent sur des notions géographiques¹. Par la répétition de lieux communs géographiques, elle confère une dimension territoriale concrète à la notion de transfert de pouvoir des Romains aux Francs. Elle exprime et en même temps conforte l'idéologie de la prééminence de ceux-ci. Elle rappelle l'extension spatiale universelle du pouvoir romain selon l'idéologie impériale, « de l'Inde à l'île de Thulé », c'est-à-dire du sud-est au nord-ouest, d'une extrémité à l'autre de l'œcumène. Mais elle comporte aussi parfois une dimension critique : les Francs ont conquis des régions inconnues des Romains et soumis des peuples barbares qui leur avaient résisté ; ils exercent donc une domination véritablement universelle.

Ces éloges étaient – relativement – justifiés lorsqu'ils s'adressaient à Charlemagne. Pour ses successeurs sans cesse en conflit les uns avec les autres et soumis à de nouvelles invasions barbares, il était plus difficile de faire correspondre la réalité médiocre de leur pouvoir au rêve idéologique élaboré du temps de la splendeur de l'Empire. Ces caractères de la poésie de cour carolingienne perdurent néanmoins sous Louis le Pieux, Louis le Germanique, Lothaire et Charles le Chauve ; ils se transforment alors en exhortation pour retrouver la grandeur du temps de Charlemagne.

Il y a une grande proximité entre ces thèmes idéologiques et les travaux « scientifiques » des savants carolingiens relevant des représentations de l'espace. Dicuïl notamment prit exemple sur le recensement de l'empereur Théodose II (confondu avec Théodose le Grand), modèle de souverain chrétien à l'époque de Louis le Pieux, pour donner une image du monde résultant de la conquête et de la mesure.

Le lien entre la souveraineté d'inspiration antique et les représentations de l'espace n'a sans doute jamais été aussi fort que dans l'empire carolingien. Il est même probable que la seule carte conservée de l'Antiquité, la Table de Peutinger, a été transmise

1. N. Lozovsky, « Roman geography and ethnography in the Carolingian empire », *Speculum*, 81 (2006), p. 325-364.

par une copie réalisée à cette époque, parce que cet objet reflétait exactement l'étendue immense de l'Empire romain et qu'elle montrait concrètement l'excellence des techniques de mesure qui avaient permis de la réaliser¹.

2. Alexandre explorateur et géographe comme modèle de souveraineté

Alexandre en son tref. — Un passage bien connu du *Roman d'Alexandre* (xii^e siècle) décrit le *tref* (le pavillon) d'Alexandre à l'occasion de la réception des envoyés de son adversaire Darius². Sur les quatre pans du pavillon, se trouvent des représentations cosmographiques (les douze mois, les cieux, les planètes, le zodiaque), géographiques (une mappemonde tripartite avec montagnes, fleuves, et cités) et historiques (les conquêtes orientales d'Hercule et l'histoire de Troie). Le temps mesuré, l'histoire, l'espace connu et à conquérir étaient ainsi placés sous le regard du chef de guerre dans le lieu qui manifestait l'essence de son pouvoir. Les caractères de l'image de la terre sur un pan du pavillon d'Alexandre sont mis en valeur par le poète : elle comporte des légendes écrites et « on peut *tout* y trouver », c'est-à-dire qu'elle reflète la variété et la diversité de tout ce qui existe à la surface de la terre.

La fonction de cette mappemonde dans le *Roman d'Alexandre* se révèle à plusieurs niveaux. « Le roi Alexandre désire la contempler longuement quand il est couché dans son pavillon pour se reposer, les douze pairs étant en sa compagnie pour écouter son *sens*. » On peut comprendre ce dernier mot de deux façons. Le *sens*, c'est le savoir d'Alexandre et sa capacité « scientifique » de comprendre les représentations spatiales ; c'est aussi la *signification* qui est cachée dans la mappemonde. Ces trois vers illustrent concrètement par une mise en scène le rapport entre souveraineté et représentation de l'espace héritée de l'idéologie impériale romaine. Le souverain prétend en effet exercer une domination universelle ; il doit donc connaître le monde ; mais, ce qui est encore plus important, c'est lui, et lui seul qui est capable de donner la signification de la représentation du cosmos et de la terre – et donc d'expliquer sa propre place dans le cosmos.

Les deux vers suivants prêtent une signification plus profonde au regard du souverain sur la mappemonde : « Et quand il y a bien pensé, il commence à dire que Dieu a fait vraiment *très peu de terre* pour honorer un homme. » Il y a là la légitimation de l'expédition d'Alexandre et l'expression du désir de repousser les limites du monde connu ; les autres pans du *tref* évoquent le modèle que sont pour Alexandre les conquêtes du héros Hercule en Asie et les bornes que celui-ci posa à l'orient à la fin de son expédition.

Il faut faire particulièrement attention à l'expression « peu de terre » et au mot « honorer ». Il est ici question de la gloire qu'Alexandre rêve d'acquérir par ses entreprises. On doit évoquer à ce sujet le songe de Scipion rapporté par Cicéron dans la *République* et commenté par Macrobie. Scipion Émilien rêve qu'il est transporté dans les cieux et se rend alors compte que la terre est de très petite taille ; les endroits peuplés ne sont que quatre petites « taches » à sa surface ; elles sont séparées par des océans, et leurs habitants ne peuvent pas communiquer entre eux. Le but de ce récit

1. P. Gautier Dalché, « La trasmissione medievale e rinascimentale », dans F. Prontera (dir.), *Tabula Peutingeriana. Le antiche vie del mondo*, Florence, 2003, p. 43-52.

2. Version de Venise, v. 3383 *sqq.* ; Version d'Alexandre de Paris, v. 1948 *sqq.* (éd. E. C. Armstrong *et al.*, *The medieval French Roman d'Alexandre*, Princeton - Paris, 1937, t. I, p. 159, 161 ; t. II, p. 45-47).

est de montrer que la gloire militaire acquise par les armes n'est rien. Pour faire arriver son lecteur à cette conclusion, Cicéron met donc en scène la vision d'une mappemonde contemplée du haut des cieux.

Ce thème du vol céleste ayant son origine dans la philosophie antique fut repris dans la culture monastique du Moyen Âge. Les *mappae mundi* servirent de support à l'une des activités des moines bénédictins, la contemplation mystique. Le monde terrestre tout entier apparaît alors au contemplatif comme une chose minuscule et les biens terrestres se révèlent nuls. Au contraire, quand Alexandre regarde la mappemonde de son pavillon, il est animé par la recherche de la gloire humaine. La geste d'Alexandre est ainsi un témoignage d'orgueil démesuré dans la conquête des biens terrestres et son exemple, fondé sur un objet cartographique, fait apparaître un aspect négatif de la souveraineté.

Mappae mundi dans des appartements royaux. — Le sens moral de cette scène n'est pas limité à la littérature. Dans la décoration des appartements royaux de la monarchie anglaise, le même thème était représenté¹. Dans sa chambre du palais de Westminster, Henry III avait fait peindre en 1236 une mappemonde accompagnée d'un calendrier et d'une « magna historia » dont on ne sait rien, à quoi furent ajoutés les quatre évangélistes et un arbre de Jessé. Sur un autre mur étaient représentées les Vertus triomphant des Vices accompagnées d'une devise : « ke ne dune ke ne tine ne prend ke desire » (« Qui ne donne ce qu'il possède ne recevra pas ce qu'il désire. »).

L'ensemble ayant été endommagé par le feu en 1262/1263, on ne sait rien de précis sur la disposition de ces décorations. La mappemonde était placée soit derrière le lit du roi, soit en face de lui. Dans ce dernier cas, elle aurait été située sous son regard ; il aurait donc été par rapport à elle dans la même position qu'Alexandre en son *tref*. Elle rendait sensible la nature sacramentelle de la royauté incarnée dans le corps du roi comme expression de la royauté divine sur la Création.

La chambre du roi était un espace de représentation : c'est là, au sein du palais et au cœur du royaume, que se concentraient la puissance politique effective du roi ; c'est là qu'avaient lieu les principaux événements de l'État, comme par exemple l'hommage du roi d'Écosse en 1279, et la réunion occasionnelle du Parlement. La présence de la mappemonde, des Vertus et de la devise montraient au public que, contrairement à Alexandre, le bon souverain est celui qui a conscience des limites des biens terrestres et qui renonce à eux pour une récompense de nature spirituelle. Ce sens moral était encore plus clairement exprimé à la même époque dans un autre palais de la monarchie anglaise. Dans le grand hall du palais de Winchester, le même Henry III avait fait peindre en 1239 une roue de fortune et une mappemonde². Les roues de fortune montraient l'ascension et la chute de ceux qui étaient animés par le désir de domination ; elles comportaient parfois la figure d'Alexandre qui passait ainsi du statut de conquérant universel à celui de victime de son orgueil démesuré.

1. H. M. Colvin, *History of the king's works*, t. I, Londres, 1963, p. 494-497 ; P. Binski, *The painted chamber at Westminster*, Londres, 1986 (Society of Antiquaries, Occasional papers, new series, 9), p. 11-18, 34-45 ; M. Kupfer, « Medieval world maps: embedded images, interpretive frames », *Word and image*, 10 (1994), p. 276-279 ; N. Birkholz, *The king's two maps: cartography and culture in thirteenth-century England*, New York - Londres, 2004, p. 3-43.
2. E. W. Tristram, *English medieval wall-painting, the thirteenth century*, Oxford, 1950, p. 180, 610 ; H. M. Colvin, *History of the king's works*, Londres, 1963, t. I, p. 127 ; t. II, p. 859, 861.

L'image d'Alexandre conférait donc à la souveraineté une dimension contradictoire. Par la nature territoriale même de sa domination, le souverain est celui qui est le mieux capable de connaître le monde de façon précise ; mais si cette connaissance entraîne une conquête gratuite, le châtement suivra immanquablement. La représentation spatiale exprime donc à la fois la domination et ses limites par rapport à la conquête spirituelle.

3. *Un roi géographe*

Robert de Crickelade, clerc anglais actif dans la seconde moitié du XII^e siècle, auteur d'œuvres théologiques et exégétiques, est aussi responsable d'un résumé de l'encyclopédie de Plin l'Ancien. *L'Historia naturalis* couvrirait un champ immense : de l'astronomie à la biologie et à la médecine, en passant par la géographie.

Robert de Crickelade a placé en introduction un prologue adressé au roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt¹. Ce prologue associe clairement la connaissance encyclopédique à base géographique et la domination royale. L'auteur écrit en particulier que son travail de résumé a consisté à supprimer de très nombreux noms de localités : « À quoi servent-ils, puisqu'il n'est pas possible d'en exiger tribut ? ». Il dit aussi qu'il ne conserve que les choses « dignes de mémoire et utiles ». Ce critère de l'utilité est mis en œuvre dans la présentation même, puisque, comme le dit l'auteur : « J'ai arrangé en chapitres les différents livres de sorte que, tout ce qu'il te plaira de retrouver de mémoire ou de révéler aux autres se présente plus rapidement par des titres de chapitre numérotés. » Selon un autre auteur contemporain, Henri II avait envoyé à l'empereur de Byzance Manuel Comnène une description de la Grande-Bretagne. Le souverain était ainsi vu à la fois comme utilisant ses connaissances pour asseoir sa domination (« exiger tribut », comme César ou Auguste dans la *Cosmographia* de Julius Honorius) et comme géographe.

L'étude du rôle du texte géographique et de la carte dans l'idéologie et la pratique administrative de la monarchie anglaise médiévale sera poursuivie l'an prochain.

II. Par certains aspects, le second thème traité cette année n'est pas étranger à la question de la souveraineté. Des documents italiens ont été étudiés conjointement avec des documents français. Le professeur P. D. A. Harvey a présenté un exposé portant principalement sur les plans anglais. Des documents particuliers ont été examinés par des participants à la conférence et par des invités, complétant ainsi les analyses du directeur d'études. En dépit de l'intitulé du programme, on a souhaité ainsi donner une vue d'ensemble de la question.

L'expression « cartographie locale » désigne toutes les représentations montrant des relations spatiales entre des lieux proches à la surface de la terre. Cette définition soulève plusieurs problèmes pour constituer un corpus et pour l'étudier.

L'emploi du mot « carte » n'est-il pas discutable ? Doit-on rassembler ou, au contraire, distinguer les représentations picturales, plus proches de ce qu'on peut appeler « vues », et les véritables « cartes » ? Cette discussion a déjà été menée ; elle

1. Éd. B. Naf, *Roberti Crickeladensis Defloratio Naturalis Historiae Plinii Secundi*, Berne, 2003 (Lateinische Sprache und Literatur des Mittelalters, 36), p. 1-2.

paraît sans pertinence. Il est souvent difficile de distinguer la part de la « vue figurée » et celle de la « carte » planimétrique dans les documents. Toute carte est une représentation réduite de la totalité ou d'une partie de la surface du globe. Toute image qui rend présente cette surface en mettant en relation différents lieux réels fait *ipso facto* partie du corpus. Pourvu donc que nous abandonnions notre notion implicite de la cartographie comme activité codifiée par les procédures scientifiques et techniques de l'arpentage moderne, alors l'emploi du terme « carte » ne semble pas poser problème.

Du point de vue de l'extension du corpus, il faut déterminer précisément les objets qui sont désignés par la proximité des lieux représentés. Cela exclut la cartographie « à grande échelle » des *mappae mundi* et des pays comme la Grande-Bretagne, la France ou l'Italie ; on inclut en revanche les plans de villes, les plans de terroirs et les cartes de régions plus étendues, comme la Lombardie ou la Vénétie en Italie, ou comme telle ou telle entité féodale en France.

La recension des plans conservés dans les dépôts d'archives locaux est soumise au hasard ; les dates attribuées aux documents sont souvent incertaines. Pour la France, un inventaire a été entrepris par le directeur d'études. Il compte une trentaine d'items entre le XII^e siècle et la fin du XV^e siècle, à quoi s'ajoutent une dizaine de plans du début du XVI^e siècle ainsi qu'une douzaine de mentions de documents disparus. En Grande-Bretagne, une valeureuse publication a recensé et étudié en détail une trentaine de plans entre le XII^e et le XV^e siècle¹. En Italie, on compte sans doute un plus grand nombre de plans que partout ailleurs, mais ils sont souvent dispersés dans des publications locales ; un recensement provisoire et incomplet compte actuellement plus de quatre vingt documents. Pour les pays germaniques, un recensement et une étude collective des plans sont actuellement en cours.

C'est un domaine de recherche encore peu exploré. En France, le P. de Dainville présenta en 1970 une douzaine d'images découvertes dans les dépôts d'archives de la France du Sud-Est². Jusqu'à une époque récente, les travaux rarement accompagnés de la transcription des textes portés sur les cartes ne s'intéressent, en général, ni aux documents d'archive qui les accompagnent, ni aux motifs et aux conditions concrètes ayant conduit à la réalisation des plans, ni à la qualité et à la formation des personnages qui les ont ordonnés et dessinés. Depuis peu de temps toutefois, apparaissent des études attentives au contexte et aux protagonistes, condition indispensable pour une complète compréhension de ces objets³. En Italie, la réflexion sur les modes de perception et de représentation de l'espace dont ils témoignent a été en apparence plus approfondie⁴. Mais l'opposition souvent formulée, notamment par des géographes ou

1. P. D. A. Harvey, R. A. Skelton, *Local maps and plans from medieval England*, Oxford, 1986 ; voir aussi P. D. A. Harvey, *The history of topographical maps. Symbols, pictures and surveys*, Londres, 1980.
2. F. de Dainville, « Cartes et contestations au XV^e siècle », *Imago mundi*, 24 (1970), p. 99-121.
3. J. Dumasy, « Entre carte, image et pièce juridique : la vue figurée de la baronnie de Sévérac-le-Château (1504) », *Revue historique*, 311 (2009), p. 622-644 ; P. Fermon, « Du paysage peint aux territoires, l'avènement des représentations de l'espace en Provence à la fin du Moyen Âge », dans *Paysages. 135^e congrès du Comité des travaux historiques et scientifiques*, Neuchâtel, avril 2010 (à paraître).
4. L. Rombai, « La formazione del cartografo nella Toscana moderna e i linguaggi della carta », dans *Imago et descriptio Tusciae. la Toscana nella geocartografia dal XV al XIX secolo*, Venise, 1993, p. 37-81 ; L. Rombai, « La nascita e lo sviluppo della cartografia a Firenze e nella Toscana granducale », *ibid.*, p. 83-160 ; M. Azzari, « La nascita e lo sviluppo della cartografia lucchese », *ibid.*, p. 161-194 ;

des historiens de l'art, entre les « déformations » dues à un langage iconographique exclusivement pictural et les figures « modernes » élaborées selon la trigonométrie et fondées sur des relèvements, n'est probablement pas le meilleur moyen de comprendre les plans médiévaux. Leur genèse doit être pensée à partir des documents eux-mêmes ; c'est dans cette perspective qu'on s'est efforcé de répondre à deux questions : pourquoi et dans quelles circonstances fait-on des plans ? et comment les fait-on ?, avant de revenir, pour terminer, à la question de leur origine et de leur évolution.

1. *Types fonctionnels*

Trois sortes de conditions peuvent conduire à dresser une carte : connaissance ou célébration du territoire, administration, résolution de litiges.

Fonction de connaissance ou de célébration. — On a commencé par présenter ce qui est sans doute le plus ancien plan médiéval. Un manuscrit perdu, apporté à Lobbes par Rathier de Vérone, contenait une vue à vol d'oiseau de Vérone montrant, selon plusieurs points de vue indépendants, les édifices de la ville renfermés dans ses murailles, de part et d'autre de l'Adige. Elle n'est plus connue que par des copies modernes¹. On hésite, quant à sa date, entre l'époque de la domination des Goths et le ix^e ou le x^e siècle. Comme elle était jointe, dans le manuscrit original, aux *Versus de Verona* (fin viii^e-début ix^e siècle)² qui décrivent la topographie profane et sacrée de la ville et soulignent sa fonction de résidence royale, on peut tout au moins penser qu'un original visait à célébrer à la fois le passé romain et l'édilité théodoricienne, sans doute repris et complété dans un cadre carolingien renouvelé.

Il est difficile de trouver un terme qui caractérise une première catégorie de plans dont la seule fonction paraît avoir été de préciser la situation de lieux dépendant d'établissements laïques ou ecclésiastiques dans une intention de simple connaissance qu'il ne paraît pas possible, dans la plupart des cas, de séparer du désir de célébration de l'institution dont les possessions sont figurées.

Dans le *Chronicon Vulturense* (vers 1130) une charte fausse de donation du roi Didier datée de 784 est illustrée par un schéma de situation des biens attribués à l'église de San Pietro in *Tritensi valle*³. L'abbaye de Tre Fontane présentait au xiii^e siècle des images topographiques de ses possessions dans des fresques peintes sur les voûtes de

G. C. Romby, « La rappresentazione dello spazio : la città », *ibid.*, p. 305-360 ; L. Rombai, « La figura del cartografo e le rappresentazioni spaziali nel '400 e nel primo '500 », dans *Leonardo genio e cartografo. La rappresentazione del territorio tra scienza e arte*, Florence, 2003, p. 195-241 ; M. Folin, « Sur l'usage politico-administratif des images de la ville (Italie, xv^e-xvi^e siècles) », dans *Villes de France et d'Italie (XIII^e-XVI^e siècles). Les enseignements d'une comparaison. Actes du colloque d'Athènes (2004) et Florence (2006)*, Turnhout, 2008 (Studies in European urban history. 1200-1800, 12), p. 259-280.

1. C. Cipolla, « L'antichissima iconografia di Verona secondo una copia inedita », *Atti della Reale Accademia dei Lincei*, Cl. di sc. morale et filos., 5^e série, 8 (1900), p. 49-60 ; C. G. Mor, dans V. Cavallari, A. Solari, *Verona e il suo territorio*, t. II, Vérone, 1960, p. 232-233 ; A. Peroni, « Raffigurazione e progettazione di strutture urbane e architettoniche nell'alto Medioevo in Occidente », dans *Topografia urbana e vita cittadina nell'alto Medioevo in Occidente*, t. II, Spolète, 1974 (Settimane del Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, 21), p. 694-695.
2. Éd. MGH, PLAC, t. I, Berolini, 1881, p. 119-122.
3. Éd. V. Federici, t. I, Rome, 1925 (Fonti per la storia d'Italia, 58), p. 159.

la tour d'entrée¹. D'un point de vue strictement fonctionnel, ces images sont à rapprocher d'images beaucoup plus élaborées dont il existe deux exemples alsaciens du XII^e siècle où les possessions monastiques sont distribuées selon leur position dans des figures géométriques². L'abbaye de Marmoutier possédait ainsi un inventaire figuré de ses possessions élaboré au milieu du XII^e siècle à partir d'un inventaire du X^e siècle. À l'intérieur d'un losange, un rectangle plus petit figure l'abbaye ; autour, les domaines d'une supposée donation du roi Childebert situés selon un ordre géographique sont représentés par des maisons, avec le nombre de manses ; les quatre triangles externes énumèrent les possessions situées en dehors de cette « marche ».

Des schémas de possessions monastiques, plus tardifs et plus complexes, sont de véritables plans parcellaires. En 1477, à la suite d'une enquête, le trésorier de Saint-Étienne de Caen réalisa un terrier des possessions de l'abbaye en vue d'améliorer la gestion des redevances³. C'est à cette occasion que fut dressé un plan, mais seulement pour une petite partie des possessions, dans une zone où des litiges étaient provoqués par l'enchevêtrement des droits, comme l'a montré un exposé de M. Thomas Jarry, auteur d'une thèse portant sur *Hommes et territoires dans la Plaine de Caen au Moyen Âge*. Les pièces appartenant au domaine seigneurial de l'abbaye étaient distingués par une crosse rouge ; mais le plan n'était pas directement destiné à l'administration, car le terrier seul était assez détaillé pour connaître les droits perçus sur les tenanciers.

De tels plans ont pour but de rendre visibles, et donc plus clairs, grâce à la figuration, des rapports topographiques. Plusieurs des « cartes » françaises étudiées par Dainville ne sont que des croquis réalisés non pas « ad oculo » mais à partir de documents descriptifs écrits. Ainsi une image des comtés de Valentinois et Diois situés entre la Drôme et l'Isère datable de 1410-1430 comporte la mention de la situation des *castra* (« in rupe », « in plano », etc.) et des indications de distances en lieues⁴. D'autres croquis qui montrent la même prépondérance des textes sur les éléments purement figuratifs doivent avoir la même origine (Gapençais, 1447 ; Tillenay, 1467 ; itinéraire de Mens aux cols du Lautaret, de Menée et de la Croix-Haute)⁵. La mise en dessin de données topographiques textuelles est une pratique répandue au Moyen Âge, bien attestée pour les *mappae mundi* ; beaucoup de « cartes » locales ont un aspect fruste qui s'explique par un tel procédé effectué sans rapport direct avec les territoires représentés, et non pas par la « naïveté » du dessinateur ou la « grossièreté » de sa technique comme on le lit souvent.

1. G. L. Bertolini, « Su la figurazione geografica della Badia alle Tre Fontane », dans *X. Congresso internazionale di geografia, Roma, 27 marzo-3 aprile 1913*, Rome, 1915, p. 1-2.
2. Ch.-E. Perrin, *Essai sur la fortune immobilière de l'abbaye alsacienne de Marmoutier aux X^e et XI^e siècles*, Strasbourg, 1935, p. 2-11 ; U. Kleine, « Die ordnung des Landes und die Organisation der Seite. Konstruktion und Repräsentation ländlicher Herrschaftsräume im vorkartographischer Zeitalter (Elsass, 12 Jahrhundert) », dans *Aufsicht - Ansicht - Einsicht : Neue Perspektiven auf die Kartographie an der Schwelle zur Neuzeit*, Berlin, 2009, p. 229-261.
3. Th. Jarry, « Autour d'un plan médiéval normand : le plan parcellaire d'Allemagne (Fleury-sur-Orne) de 1477 », *Histoire et sociétés rurales*, 23 (2005), p. 169-204.
4. F. de Dainville, *art. cité*, p. 102 et figure 4.
5. *Ibid.*, p. 105, 107 sq., 112 et fig. 5, 7, 11.

Administration. — L'objet d'un second type de plans et de cartes est de représenter les territoires de façon à en faciliter l'administration. Ces territoires sont d'étendue variable. En Italie, la représentation cartographique du *contado* d'une cité est attestée dès le xiv^e siècle. Avant 1359, le médecin et philosophe Jacopo Dondi de Padoue, auteur, entre autres, d'un traité *De fluxu et refluxu maris*, avait réalisé une carte du territoire de Padoue « com i fiumi et com i discursi dele aque et con i paludi et con le aque de mare et con argeri [*scil.* argini] su i dicti paludi¹ ». En 1379, une carte de Lombardie était effectuée pour le compte de François de Carrare pendant la guerre de Chioggia (entre Venise et Gênes), à l'initiative de l'ambassadeur de Gênes².

Par la suite, ces plans se multiplient. L'étude de la représentation du *contado* d'Asti a permis de caractériser plus précisément les liens avec la souveraineté communale. Cette carte d'une parfaite lisibilité situe avec précision, les uns par rapport aux autres, les *castellanie* et *comitati* dépendant de la cité dans un territoire structuré par le cours du Belbo, du Tanaro et de la Versa³. Elle fut dressée en 1292, sans doute par le peintre et miniaturiste Giovannino de Grassi, à l'occasion d'une guerre victorieuse contre le marquis de Montferrat, en vue d'exalter l'idéologie communale et d'affirmer une conception « publique ». En 1379, lors de la soumission d'Asti aux Visconti et de la dévolution du territoire comme dot de Valentine Visconti, à l'occasion d'une confirmation des statuts de la cité, on en fit deux nouvelles copies, comme témoignages de la puissance passée face à un nouveau prince⁴. Une carte circulaire du territoire de Brescia, présentée par M^{me} Nathalie Bouloux, maître de conférences à l'université de Tours, est liée aux « *estimi malatestiani* » de 1406-1416⁵.

Dans la seconde moitié du Quattrocento plusieurs cartes de territoires de *ter-raferma* sont probablement à mettre en relation avec l'administration vénitienne : Padoue, Brescia, Parme, Crema, Vérone. Chaque témoin est élaboré en associant plusieurs perspectives et associe des échelles différentes, faisant preuve d'un grand soin dans la représentation des éléments physiques et topographiques et d'une science raffinée de la couleur. La carte de Vérone (arbitrairement datée de 1439-1440 par R. Almagià, et probablement plus récente de quelques décennies) a été examinée en détail⁶. De grande taille (305 × 225 cm), elle montre plusieurs éléments récurrents de ce type de cartographie : la centralité et l'hypertrophie de la cité, l'hydrographie

1. V. Lazzarini, « Di una carta di Jacopo Dondi e di altre del Padovano nel Quattrocento », dans *Scritti di paleografia e diplomatica*, Padoue, 1969, p. 117-122.
2. *Ibid.*, p. 120.
3. R. Almagià, « Un'antica carta del territorio di Asti », *Rivista geografica italiana*, 58 (1951), p. 43-44 ; N. Bouloux, « Cartes territoriales et cartes régionales en Italie au xiv^e siècle, dans *Aufsicht - Ansicht - Einsicht : Neue Perspektiven auf die Kartographie an der Schwelle zur Neuzeit*, Berlin, 2009, p. 263-281 ; A. Quazza, « *Codex Astensis*, i privilegii di un territorio illustrato », dans *Le miniature del Codex Astensis. Immagini del dominio per Asti medievale*, Asti, 2002, p. 65-70.
4. R. Bordone, « Dei *Libri iurium* del Comune di Asti e in particolare del *Coxex Astensis* », *ibid.*, p. 49-55.
5. Brescia, Archivio storico civico, n. 434/3 ; G. Treccani degli Alfieri (dir.), *Storia di Brescia*, t. I, Brescia, 1961, p. 870 ; N. Bouloux, « Trois cartes territoriales de Brescia. Première approche : leur contexte d'élaboration », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 21 (2011), p. 103-118.
6. Venise, Archivio di Stato, Miscellanea mappe, 1438. La bibliographie est abondante ; voir en dernier lieu F. Cavazzana Romanelli, E. Casti Moreschi, *Laguna, lidi, fiumi. Esempi di cartografia storica*, Venise, s. d., p. 61-65.

détaillée, l'indication des distances entre la cité et différents centres du territoire ; mais la fonction militaire parfois alléguée est rien moins que certaine¹. L'apparition de ces cartes détaillées est possiblement liée, du moins pour une partie d'entre elles, à une décision du Conseil des dix de 1460 ordonnant aux gouverneurs de tous les territoires de *terraferma* d'avoir une « designationem ordinate depictam » de la zone sous leur juridiction et de l'envoyer à Venise².

Il est difficile de définir plus précisément leur fonction : ce sont des moyens de visualiser l'aire d'intervention du pouvoir, quelles qu'en soient les modalités. La carte peut être sortie des archives pour imaginer des projets et concevoir des actions en visualisant leur cadre géographique. C'est bien ce que sous-entendent les *Dieci* dans l'exposé des motifs de leur décision de 1460³. Les cartes du même type présentes dans les collections princières jouaient probablement le même rôle.

Les nombreux conflits qui ont eu pour théâtre l'Italie padane au cours du xv^e siècle, notamment entre Milan et Venise, ont pu donner, à l'occasion, une valeur militaire à ces images montrant le détail des lieux fortifiés et des voies de communication. Une carte de la Lombardie est ainsi souvent qualifiée de « carte militaire » bien que rien n'indique qu'elle ait été effectivement et pratiquement utilisée par une armée en déplacement ou sur le champ de bataille⁴. En revanche, il est certain que des cartes de territoires ont pu servir soit à élaborer une stratégie d'ensemble, soit à organiser des mouvements de troupe, comme un dessin datable de 1478 qui restitue l'articulation du réseau défensif du territoire de Trévise et organise les « alozamenti dati a chavalli de zentedarne » envoyés en Frioul⁵.

En France, le territoire couvert est plus naturellement une seigneurie. Le plan de la seigneurie de Wismes (Pas-de-Calais) montre les éléments du bâti avec l'église, le château et la réserve seigneuriale, les villages voisins, les parcelles et la végétation résiduelle⁶. Un plan qui ouvre le cartulaire du couvent des Billettes composé au début du xvi^e siècle représente un terroir, peut-être paysage idéal plutôt que carte « réelle »⁷. On y trouve néanmoins les mêmes éléments : château, maison forte, moulin, végétation et cultures. Dans quelques cas, il est clair que ce type a servi à l'élaboration de projets

1. Par exemple par E. Casti, « State, cartography, and territory in Renaissance Veneto and Lombardy », dans *The history of cartography*, t. III, 1, Chicago - Londres, 2007, p. 895-897.
2. G. Lorenzi, *Monumenti per servire alla storia del Palazzo Ducale di Venezia*, Venise, 1868, p. 82.
3. « Cum de civitatibus castellis et provinciis que nostro dominio per Dei gratiam subiecte sunt nemo est in regimine nostro qui quando de illis locis consulitur, sciat dare particularem informationem de situ eorum, de latitudine et longitudine et de confiniis et que dominia vicina sunt et qui passus, et si informatio petitur ab aliquibus aliquando et sepe differunt, quia aut ita putant aut ita vellent... »
4. Paris, B.N.[F.], C. & P., rés. G. 4990 ; R. Almagià, *Monumenta Italiae cartographica*, Florence, 1929, p. 9 ; P. D. A. Harvey, *The history of topographical maps*, p. 58 sq. ; L. Lago, *Imago mundi et Italia*, t. II, Trieste, 1992, tav. II (après p. 288).
5. Venise, A. S., Raccolta Stefani b. 2 ; *Dalla guerra di Chioggia alla pace di Torino, 1377-1381*, catal. A. S. 27 giugno-27 sett. 1981, p. v, 65 ; P. Fantelli et al., *Città murali e centri fortificati del Veneto. Restauro e valorizzazione delle cinte murarie medioevali. Guida alla mostra e atti del convegno di Marostica, 15 e 16 ott. 1988*, Padoue, 1989, p. 16 ; G. Cecchetto, *La podesteria di Castelfranco nelle mappe e nei disegni dei secoli XV-XVIII*, Castelfranco Veneto, 1994, p. 21 et fig. 3, p. 22.
6. Coll. privée ; ce plan est fréquemment reproduit dans les manuels d'histoire au collège ; voir clioweb.free.fr/dossiers/medievale/wismes/wismes.html.
7. B.N.[F.], lat. 10891, f. 1 ; voir . <http://classes.bnf.fr/ema/groplan/flashes/terroir/index.htm>.

d'édilité ou d'aménagement rural. En Italie, le plan du port de Talamone construit par Sienne, daté de 1306, figure des lots de dimension identique avec le nom des personnages qui les occuperont¹. Au xv^e siècle, à Venise, une carte de la zone boisée du Montello et de l'*alta pianura trevigiana* montre l'hydrographie naturelle et artificielle des canaux, sans doute selon un projet de régularisation de l'approvisionnement en eau des nombreux centres ruraux de la région². Dans l'exploitation des mines, la réalisation de cartes est aussi attestée dans le cas de controverses, par exemple dans la haute vallée alpine de la Turrîte di Galliciano³.

Conflits et litiges — Que ce soit en France, en Italie, en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas, la plus grande partie des plans à grande échelle a pour objet des droits ou des limites territoriales contestés.

Il faut distinguer, suivant l'échelle des territoires représentés, les conflits entre États et les conflits entre particuliers. Des mentions apparaissent dans les documents des xiv^e et xv^e siècles. Ainsi, en 1473, les princes de Mantoue et de Ferrare envoient des représentants pour dessiner la frontière et s'accorder à la fixer, comme l'a montré l'étude de la correspondance de l'ingénieur Luca Fancelli au service du Gonzague de Mantoue⁴. Ces conflits touchent souvent des zones réduites où des ressources rares étaient disputées, comme les forêts, les mines, les étangs et les cours d'eau. Beaucoup des plans élaborés lors de tels conflits sont conservés dans les pièces d'un procès. En France, une carte de la forêt de Nontron en Périgord est jointe au dossier d'une procédure opposant le vicomte de Limoges et les riverains de la forêt responsable d'une exploitation abusive, dans un espace nettement délimité par des bornes et des clôtures (1497-1499)⁵. M. Paul Benoît, professeur émérite à l'université Paris-I, a présenté dans ce cadre les plans de moulins à eau de Corbeil (vers 1475 ?)⁶ et M^{me} Françoise Michaud-Fréjaville, professeur émérite à l'université d'Orléans, le « Pourtrait de la terre de Cornusse selon les escripteaux et la ligne qui va de borne en borne » et la carte de la franchise de la terre d'Achères (1515-1528)⁷. De façon générale, le statut juridique de cette cartographie n'a pas encore été étudié ; pour cela, il conviendrait d'analyser attentivement les documents procéduraux.

1. A. S. Sienne, *Caleffo nero*, 3/08/1306 ; W. Braunfels, *Mittelalterliche Stadtbaukunst in der Toskane*, Berlin, 1953, p. 77 sq. ; F. Ugolini, « La pianta del 1306 e l'impianto urbanistico di Talamone », *Storia della città*, 52 (1990), p. 72-82.
2. A. S. Venise, *Savi ed esecutori alle acque*, Disegni Piave 121 ; E. Casti Moreschi, E. Zolli, *Boschi della Serenissima. Storia di un rapporto uomo-ambiente*, Venise, 1998, p. 58-62.
3. E. Baraldi, M. Calegari, « Pratica e diffusione della siderurgia "indiretta" in area italiana (secc. XIII-XVI) », dans *La sidérurgie alpine en Italie (XII^e-XVII^e siècle)*, Rome, 2001, p. 104 et tav. I.
4. C. Vasić Vatovec, *Luca Fancelli, architetto. Epistolario Gonzghesco*, Florence, 1979 (Biblioteca di Architettura, Saggi e documenti. Fonti per la letteratura artistica), p. 380-386.
5. A. D. Pyrénées-Atlantiques, E 817 ; B. Fournieux, « Sur un plan figuré de la fin du xv^e siècle d'une forêt vicomtale en Périgord », *Annales du Midi*, 94 (1982), p. 197-207.
6. Musée de l'histoire de France, AE II, 2481 (extrait d'AN, S 2116) ; K. Berthier, P. Benoît, « Les aménagements hydrauliques au Moyen Âge et au xvi^e siècle à Corbeil-Essonnes », dans *Fleuves et marais, une histoire au croisement de la nature et de la culture*, 2004, p. 321-330.
7. A. D. Cher, G 101bis, n° 11 ; 4 H 481, n° 5 ; F. Michaud-Fréjaville, « Quand le dessinateur sert le seigneur. Quelques "figures" de paysages berrichons entre Moyen Âge et Temps modernes (v. 1480-1540) », *Cahiers d'histoire et d'archéologie du Berry*, 1996, p. 253-263.

Ces documents partagent tous un même caractère. Ce ne sont pas des relevés complets et objectifs de tous les aspects naturels et anthropiques d'un morceau de surface terrestre, mais des représentations répondant à un but précis, ce qui implique que seuls les objets correspondant à ce but soient figurés. Ce sont des cartes essentiellement orientées vers l'action, qui manifestent une appropriation pratique de l'espace, ou du moins la possibilité d'une telle appropriation.

2. *Modus operandi*

La documentation, bien que rare, permet de mettre diverses catégories de techniciens et de spécialistes en relation avec la fabrication matérielle de ces cartes : des arpenteurs, des peintres, des ingénieurs, mais aussi des savants ou des notaires.

Qui ? — Un plan comme celui de Talamone, avec ses lots identiques, doit avoir été dressé à partir de mesures effectuées sur le terrain. Des spécialistes de la mesure sont attestés dès une époque assez haute, par exemple à Sienne au début du XIII^e siècle où l'on a exploré les documents qui les citent à l'occasion de la réalisation de *catasti*. À Florence, vers le milieu du XIV^e siècle, le fils du poète Francesco da Barberino avait figuré en plan la cité de Florence, c'est-à-dire « les murs avec leurs mesures, toutes les portes et leurs noms, toutes les voies, places et leurs noms, toutes les maisons ayant des jardins¹ ». Mais à part cela, on n'a que rarement des preuves de l'intervention d'arpenteurs, qui travaillaient avec des instruments rudimentaires. De plus, les exemples donnés par certains savants (Braunfels, Schulz) de plans réalisés à partir de mesures générales d'un territoire ou d'une cité ne concernent en réalité que des descriptions écrites².

Ceux que l'on qualifie d'« ingénieurs » dans l'Italie du Quattrocento sont aussi chargés de ces opérations. Parmi d'autres réalisations, Francesco di Giorgio est envoyé en 1487 par Sienne dans la Val di Chiana siennoise « per disegnare il loco della lite » à propos des limites entre Chianciano et Montepulciano³. Luca Fancelli, au service des Gonzague, est chargé en 1473 d'une opération de même nature à propos de la frontière entre Mantoue et Ferrare, et l'on sait qu'il utilisa une boussole. En France, en 1423, c'est un notaire accompagné d'un peintre qui parcourut en 1423 les comtés de Valentinois et de Diois pendant 12 jours afin d'exécuter « unam figuram ad modum mappe-mondi » pour Charles VII⁴.

1. « Vidi ancora, pochi anno sono passati, una carta nella quale Antonio di Messer Francesco da Barberino Judice cittadino di Firenze, il quale fu giovane di nobile ingegno, ave figurata molto propriamente tutta la Città di Firenze, cioè tutte le mura, e la loro misura, tutte le porte e loro nomi, tutte le vie e piazze e loro nomi, tutte le case che orto avessero, sicchè chiaramente si conosceano, et ancora scritto era di sua mano in su ogni via e luogo il nome. » (L. Mehus, *Epistola o sia ragionamento di Lapo da Castiglionchio, cittadino fiorentino*, Bologne, 1753, p. 47 ; A. Mori, « Firenze nelle sue rappresentazioni cartografiche », dans *Atti della Società Colombaria di Firenze degli anni 1910-1911 e 1911-1912*, p. 9).
2. W. Braunfels, *Mittelalterliche Stadtbaukunst in der Toskane*, Berlin, 1953 ; J. Schulz, *La cartografia tra scienza e arte. Carte et cartografi nel Rinascimento italiano*, Ferrare, 1990.
3. C. Saluzzo, *Trattato di architettura civile e militare di Francesco di Giorgio Martini architetto senese del secolo XV*, t. I, Turin, 1841, p. 41-43.
4. F. de Dainville, *art. cité*, p. 102.

La réalisation de carte peut être aussi l'œuvre de « physici », c'est-à-dire de spécialistes en *philosophia naturalis*, tel Jacopo Dondi ou, au siècle suivant, un personnage nommé Henri Arnaud de Zwolle chargé de faire plusieurs cartes pour le duc de Bourgogne¹. Il n'y a enfin rien d'étonnant à ce que des peintres soient mentionnés à plusieurs reprises dans cette fonction. En 1390, le peintre Ambrogio Benincasa recevait un paiement pour avoir dessiné « super quadam carta omnia castra comitatus Senarum et comitatus Florentini eis circumstantia². » Francesco Squarcione, le maître de Mantegna, est responsable d'une carte du territoire de Padoue faite pour le Commun en échange d'une exemption de taxes (avant 1468)³. Ces cartes, lorsqu'elles ne sont pas purement schématiques, conjoignent deux procédés : le terrain est représenté en plan et les éléments du paysage, naturel ou bâti, sont figurés à vol d'oiseau, en perspective cavalière ou en élévation. Ce deuxième aspect nécessite des capacités picturales. Pour les cartes les plus élaborées, les commanditaires considéraient certainement qu'un peintre était mieux à même de représenter la réalité. Un même personnage pouvait d'ailleurs associer plusieurs capacités, comme Jacopo Dondi, non seulement « fisico », mais aussi « subtilissimo homo in l'arte de pinger ».

Comment ? — La plupart des cartes ont été réalisées sur le terrain. Mais il serait anachronique d'imaginer que des procédés de triangulation ou des principes géométriques y ont contribué. La triangulation n'apparaît – et uniquement sous forme théorique – qu'au début de la deuxième moitié du xv^e siècle et, pendant longtemps encore, les cartes n'en firent pas usage. D'autre part, les recettes fondées sur le principe des triangles homothétiques, bien connues depuis les traductions des traités d'astrolabe au xi^e siècle, étaient plutôt utilisées dans l'enseignement que pratiquées sur le terrain, malgré l'expression générique de « géométrie pratique » qui leur est appliquée. Le directeur d'études a présenté à cette occasion une réflexion sur les rapports de la géométrie pratique et de la mesure du sol au Moyen Âge, concluant que la première n'avait pas influencé la seconde, et M^{me} Armelle Querrien, ingénieur de recherche au LAMOP (CNRS), a explicité la méthode de Bertrand Boysset (fin xiv^e-début xv^e siècle), seul arpenteur médiéval qui ait laissé un exposé sur sa pratique, pour obtenir une mesure exacte des parcelles.

Les territoires étaient donc dessinés « ad occhio », directement sur le terrain, le cartographe s'aidant sans doute de listes de localités et de distances. Le relèvement des multiples azimuts nécessaire au rendu de la réalité devait se faire, dans la plupart des cas, en fonction de connaissances préalables et dans les autres à l'aide d'estimations empiriques. On aurait tort de sous-estimer l'exactitude des connaissances empiriques des habitants qui pouvaient utilement renseigner les dessinateurs sur les points d'orientation et de distance.

Un exemple récemment étudié par M. Paul Fermon, doctorant, permet de voir en détail la façon dont une carte a été élaborée. Le peintre Nicolas Dipre fut chargé

1. *Ibid.*, p. 109.

2. Florence, Archivio di Stato, X di Balìa, 1390-1392, 56; A. Mori, *Firenze nelle sue rappresentazioni cartografiche*, p. 9.

3. Padoue, Bibl. Civica, R.I.P. XLII 540; bibliographie abondante, en dernier lieu E. Svalduz, « [Francesco Squarcione], Padova e il suo territorio 1465 », dans *Andrea Palladio e la villa veneta. Da Petrarca a Paolo Scarpa*, G. Beltrami, H. Burns (éd.), Venise, 2005, p. 366-367.

en 1514 de réaliser un plan montrant une île du Rhône dans son environnement, au confluent du Rhône et de la Durance à proximité d'Avignon, objet de contestation entre un seigneur et une communauté villageoise. Durant trois jours, le peintre se rendit à plusieurs reprises sur les lieux en compagnie d'un représentant du Conseil du roi et des parties en litige, mais il n'observa directement qu'une petite partie du territoire représenté. Les éléments du paysage (notamment la végétation) sont plus complets dans les lieux proches de l'île contentieuse ; ils sont moins précis dans les zones secondaires par rapport au procès. Les vignettes de lieux habités ne sont pas figurées selon une orientation identique, car le peintre les a dessinés comme il les voyait depuis la route qu'il empruntait. Enfin, il est possible qu'il ait reproduit des vues déjà utilisées dans ses précédents ouvrages, notamment pour la vignette d'Avignon. Au total, il s'agit d'une « recomposition sélective de l'espace représenté ». Nicolas Dipre maîtrisait parfaitement la perspective picturale, mais il ne l'a pas employée dans cette carte. En particulier, les lieux sont représentés comme vus de part et d'autre du Rhône, procédé que Dainville qualifiait de « naïf ».

3. Évolution ?

Comment expliquer l'apparition, à une date qu'il est d'ailleurs difficile de déterminer, de plans et cartes « réalistes » de territoires ?

Origine : une « cartographie juridique » ? — Le P. de Dainville a mis en rapport l'apparition des plans à grande échelle avec l'évocation des procès en appel devant les parlements et le Conseil du roi. En effet, un traité daté d'environ 1395, *La Somme rural* de Jehan Bouthillier, mentionne cette pratique et, au xvi^e siècle, d'autres juristes développent la nécessité de figurer les lieux contentieux afin que des juges éloignés puissent se les représenter correctement et juger en connaissance de cause. Pour Dainville, l'origine de cette pratique remonterait à un traité de Bartolo da Sassoferrato (*De fluminibus seu Tiberiadis*, 1355) dans lequel le célèbre jurisconsulte montrait comment régler par la géométrie, à la règle et au compas, les modifications de terrain dues aux alluvionnements.

Cette hypothèse subtile ne résiste pas à l'épreuve de l'ensemble de la documentation médiévale. D'une part, rien ne prouve cette influence. Certes, au xvi^e siècle, de telles cartes sont parfois appelées « tibériades », rappelant ainsi l'œuvre de Barthole ; mais rien de tel au Moyen Âge. En Grande-Bretagne, l'ensemble de son œuvre juridique ne paraît avoir eu aucune influence. En Italie, on ne voit pas que les cartes de territoires de l'Italie du Nord ou les plans de villes aient quelque rapport que ce soit avec la question qui fait l'objet du traité. En second lieu, les méthodes de Barthole, fondées sur une géométrie savante, n'ont rien à voir avec des cartes conservées dans la réalisation desquelles la géométrie n'a eu aucune part.

Évolution vers un « réalisme » fondé sur des méthodes « scientifiques » ? — Cette cartographie locale a suscité des tentatives d'interprétation visant à la situer dans une évolution des mentalités et des techniques de représentation. Pour Dainville, l'avènement de la « cartographie juridique », au xiv^e siècle, manifesterait une évolution des mentalités. La plupart des cartes étudiées dans son article, qui ont pour objet des contestations de frontière entre États, attesteraient la « reconstitution », au xv^e siècle, de la notion de souveraineté territoriale, tandis que les cartes concernant des personnes

privées seraient liées à une « restauration » des conceptions du droit romain. Ces hypothèses formulées avec l'espoir que les historiens du droit poursuivent l'enquête n'ont pas eu de suite. Des publications plus récentes sur la formation de l'État territorial n'apportent rien de plus que la répétition de l'hypothèse sans la fonder davantage, et il est à craindre que l'exploration de cette piste ne donne guère de résultats.

En ce qui concerne les techniques mises en œuvre, les auteurs se sont bornés à noter que la supposée « redécouverte » de la *Géographie* de Ptolémée, au début du xv^e siècle, aurait entraîné une « rupture » entraînant une « évolution progressive » vers l'emploi des méthodes de levé dites « scientifiques ». On s'efforce ainsi de discerner une ligne d'évolution en tentant de repérer le moment d'apparition d'une « modernité » technique dans les documents cartographiques. Cette interprétation est évidemment en elle-même contradictoire. De plus, si Ptolémée avait entraîné une rupture, on ne comprend pas que des cartes de technique dite « ancienne » et de technique dite « moderne » coexistent à une même époque, et d'autre part que le mode de représentation « pictural-perspectif » dure bien au-delà du Moyen Âge, sans être influencé par les techniques géodésiques, pour la raison qu'il est le plus commode et le plus rapide à mettre en pratique. Cet essai d'explication ne fait qu'appliquer à une documentation très variée des schémas d'évolution fondés sur l'opposition idéologique Moyen Âge/Renaissance et Modernité. On n'a pas jugé utile de conclure par un schéma de remplacement.